

«Art/Basel» met enfin l'Angleterre en lumière

La section classique découvre ce qui reste une île. Autrement, une bonne cuvée sans trop de surprises. Je vous parle jeudi des autres sections.



Du côté de chez James Cohan.

Photo tirée du site de «Il giornale dell'arte»

La rumeur nous avait annoncé des Chinois comme si on avait vidé le Céleste Empire et des Etats-Uniens sortis en rangs serrés de leurs jets privés. Pour son actuelle édition, qui est sauf erreur la cinquante-troisième depuis 1970, «Art/Basel» attendait un grand retour à la normale d'après la pandémie. En 2020, la foire s'était vue annulée. En 2021, elle se tenait sous forme de bal masqué en septembre. En 2022, la chose reprenait en juin, mais sans les Asiatiques. Il est vrai que ceux-ci bénéficient maintenant de la version de Hong Kong, comme les Américains possèdent celle de Miami. Depuis 2022, les Français connaissent également une mouture parisienne du salon. A force de se franchiser, ce dernier perd forcément un peu, voire beaucoup de son pouvoir d'attraction universelle. On ne vend pas des tableaux à plusieurs millions de la même manière que les infâmes cafés (c'est en tout cas mon avis) servis dans des Starbucks.

Un menu trop copieux

Toute visite d'«Art/Basel» reste forcément personnelle. Outre les exposants de la foire principale de la Messe, qui sont déjà 284 en 2023, il y a en effet ceux de «Liste», de «Miami Basel Design» ou de «Photo Basel» sans compter les très nombreuses propositions d'«Art Unlimited». Ajoutez à ce menu déjà indigeste les «Swiss Awards» qui auraient intérêt à se voir présentés à un autre moment de l'année, ou les vingt-quatre «Parcours Projects» à travers la ville. Plus les manifestations venues se greffer sur l'événement à la manière d'un lierre s'accrochant au mur. Vous aurez alors une idée de la surabondance bâloise.



Elle paraît d'autant plus absurde que les marathoniens qui passaient naguère une semaine entière dans la cité rhénane se raréfient. Selon les galeristes que je connais, la plupart d'entre eux se contentent aujourd'hui de deux jours tout compris. Autant dire que les visiteurs pratiquent des sélections, même si les coureurs de fond se voient économiquement favorisés. Deux cent trente francs l'abonnement général, contre 67 pour une seule journée. Ce qui est à mon avis trop cher payé.



Devant le Rothko à 60 millions chez Acquavella. Vêtement assorti...

David Dowens,

Par option, je me suis contenté du mercredi. Pourquoi ce choix? Très simple. Le mardi, qui marque le début des vernissages, reste celui des bousculades mondaines. En plus, les portes n'ouvrent pour la presse qu'à l'issue de l'instant de grâce réservé aux porteurs du prestigieux badge «First Choice». Autant dire que les journalistes doivent bâcler leur travail après avoir poiroté. Le mercredi en revanche, personne au stand de presse qui est une mécanique bien huilée (1). Il m'avait fallu en janvier onze jours pour obtenir mon accréditation à Artgenève, en poussant quelque peu au cul les organisateurs. Ici tout s'est passé en un échange de courriel, avec une réponse quasi immédiate. A Bâle, on ne collabore pas avec des amateurs. Dans les allées, où l'accès se révèle immédiat, il y a effectivement moins de monde le mercredi que la veille. Pas dans le genre «chicos», je dois dire. J'ai eu l'impression de subir une régression sociale, mais peu importe.

Peu de public américain

Le parcours, qui devient de plus en plus anarchique pour le public qui s'égare, rebrousse chemin et repart parfois dans la mauvaise direction, commence rituellement par le rez-de-chaussée. C'est là que se trouvent les plus gros galeristes pratiquant

des prix à sept, voire huit chiffres. Hauser & Wirth aurait ainsi vendu une grosse araignée métallique de Louise Bourgeois 22,5 millions et il aurait chez Acquavella un Mark Rothko tout jaune (avec deux nuances tout de même) à 60 millions. Les places sont chères pour les exposants, mais réservées à l'avance. L'habitué retrouve ainsi ses favoris chaque fois au même endroit. Cela permet aux aristocrates de la profession, des aristocrates qui n'ont pas tous bon genre, de faire directement venir à eux «leurs» grands clients. Cela dit, je n'ai aperçu aucun Chinois et je n'ai entendu que très peu d'Américains qui hurlent généralement comme des putois (et donc comme des putoises 2). Outre l'allemand et l'anglais basique, la langue la plus fréquente m'a semblé l'italien. Très peu d'espagnol.



L'araignée de Louise Bourgeois, vendue 22,3 millions par Hauser & Wirth selon les échos.

David Owens.

La plupart des gens du rez-de-chaussée proposent des pièces spectaculaires. Chères, cela va sans dire. Facilement identifiables dans la mesure où les artistes doivent ici se révéler aisément reconnaissables. Grandes surtout. Depuis bien vingt ans, l'art contemporain me semble atteint d'éléphantiasis. La chose rend du coup caduc l'«Art Unlimited», dont je vous parlerai demain. La moindre photo se voit parfois tirée comme s'il s'agissait d'un papier peint. Il ne faut cependant pas tomber dans le piège. Au «rez», il y a les noms célèbres et les vrais chefs-d'oeuvre. Bernard Jacobson montre par exemple une pluie de Georges Braque. Mais aucun ne dépasse le niveau de l'anecdote. Il leur manque à tous la dimension muséale. Une aura que possède sans conteste chez Applicat-Prazan le grand «Sanglier» de Jean Fautrier des années 1920 (immédiatement vendu), au Scudo véronais un Giacomo Balla futuriste de 1914 ou chez Luxembourg & Co une énorme mèche de cheveux du rarissime Domenico Gnoli, mort à 37 ans en 1970.



«La mort du sanglier» (1927) de Jean Fautrier, proposée et vendue par Applicat-Prazan.

Applicat-Prazan.

Y a-t-il de l'inédit dans cette partie plutôt traditionnelle de la foire? Oui. «Art/Basel» a toujours été tourné vers la France, l'Allemagne, l'Italie ou les Etats-Unis. Cette fois les Britanniques se profilent. Ils triomphent chez Hazlitt-Holland-Hibbert ou dans le stand d'Offer Waterman. Ces derniers ont choisi des noms demeurant parfois méconnus sur le Continent, même si j'ai vu du Francis Bacon et un très curieux Lucian Freud surréalisant de 1938 (il avait alors 16 ans). Mais ces stars se voient en ce moment concurrencées par Frank Auerbach, Leon Kossoff, Grayson Perry, Christopher Le Brun (le président de la Royal Academy) et surtout Paula Rego (d'origine portugaise). Il y a tant d'oeuvres de cette dernière, morte en 2022, que le public a l'impression d'une liquidation de succession. Mais pas vraiment à tarifs amicaux. Les rares personnes intéressées par ces artistes faisant défaut aux institutions européennes ressortent estomaqués par les prix demandés. Même avec une livre basse, ils tiennent quasi du racket.



Erik Bulatov chez Skopia, présent pour la trentième fois à Bâle.

Erik Bulatov, Skopia, Genève 2023.

Un peu fourbu, le visiteur doit encore emprunter un escalier afin de découvrir le premier étage. Il pourra s'y reposer à la cafétéria, qui propose de petits remontants à des tarifs obscènes. Ici, les stands restent un peu plus petits. Il en existe donc davantage. Le lieu se veut en principe plus expérimental, plus contemporain et plus audacieux. Mais il y a bien des années que ces qualificatifs pourraient se mettre à l'imparfait. Nous ne sommes pas ici à la foire «Liste», qui a pris pris la succession de «Warteck». Parmi les exposants se trouvent ainsi des poids mi-lourds, comme on dit en matière de boxe. C'est le cas de Continua de San Gimignano, la galerie qui «fait» le plus de foires au monde. Celui de Nathalie Obaldia de Paris ou d'Eva Presenhuber de Zurich. Celui encore celui de Peter Kilchmann, de Zurich aussi. Le visiteur voit donc désormais ici des peintres vedettes. J'ai noté un énorme tableau de Neo Rauch, un artiste que j'aime beaucoup. Ou l'oeuvre quantitativement limitée de Hugh Steers, mort du sida à 33 ans.



Un néon de Tracy Enim. Mais où l'ai-je vu déjà? Les souvenirs se brouillent très vite à «Art/Basel».

Tracy Enim.

C'est aussi au premier étage que se trouve Skopia, où Pierre-Henri Jaccaud fête ses trente ans de présence continue à «Art/Basel». Une sorte de record dans un univers où tout va de plus en plus vite. L'homme a déclaré au journal «Le Temps», dont le consulte parfois le site, que la «reine des foires» constituait pour lui une drogue dure. Le toxicomane ne m'a pas paru se porter si mal. Le seul Genevois de la foire montre ses artistes habituels, de Franz Gertsch à Thomas Huber. Il est aussi parvenu à caser ce dernier dans une petite (enfin, pas si petite que ça) salle d'«Art Unlimited». La gloire, ou tout au moins la reconnaissance!

- (1) *Le stand de presse se trouve en 2023 à côté de la roulotte vendant les billets pour le Cirque Knie. Voilà qui me semble une heureuse coïncidence.*
- (2) *On devrait en fait parler de mouffettes.*

Pratique

«Art/Basel». La foire ouvre ce jeudi au public. Elle dure jusqu'à dimanche. Billetterie en ligne, mais il m'a semblé avoir vu une caisse en face de la gare. Site www.artbasel.com Le salon est ouvert le jeudi 15 de 11h à 22h, le vendredi 16 de 11h à 19h, le samedi 17 de 11h à 23h et le dimanche 18 de 11h à 19h.

Né en 1948, **Etienne Dumont** a fait à Genève des études qui lui ont été peu utiles. Latin, grec, droit. Juriste raté, il a bifurqué vers le journalisme. Le plus souvent aux rubriques culturelles, il a travaillé de mars 1974 à mai 2013 à la «Tribune de Genève», en commençant par parler de cinéma. Sont ensuite venus les beaux-arts et les livres. A part ça, comme vous pouvez le voir, rien à signaler. [Plus d'infos](#)